

La « trace parlante » Sémiologie et psychologie historique

Dominique Ducard
Université Paris-Est Créteil
Céditec EA 3119

Actes du colloque *L'homme sémiotique*, Namur, 19-21 avril 2010

« Qu'il s'agisse des vestiges ou du corps d'autrui, la question est de savoir comment un objet dans l'espace peut devenir la trace parlante d'une existence, comment inversement une intention, une pensée, un projet peuvent se détacher du sujet personnel et devenir visibles hors de lui dans son corps, dans le milieu qu'il se construit. » (M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 401)

Pourquoi évoquer la figure et l'entreprise intellectuelles d'Ignace Meyerson – à ne pas confondre avec l'oncle Emile, le philosophe et historien des sciences –, aujourd'hui ignoré, oublié, au mieux méconnu.¹ La première raison est qu'il a légué sa bibliothèque à mon université, et que ce fond mérite une promotion. Cette motivation n'est pas anecdotique car nous trouvons dans la bibliothèque la collection complète du *Journal de Psychologie normale et pathologique*, que Meyerson dirigea d'abord avec P. Guillaume et C. Blondel à partir de 1938, puis avec Guillaume de 1946 à 1962, enfin seul jusqu'à 1980, revue qui fut un lieu institutionnel majeur pour les échanges scientifiques et la constitution des sciences humaines et sociales, en France, notamment dans l'entre-deux guerres et après 1945. L'autre haut lieu institutionnel fut le Centre de Recherches de Psychologie comparative, créé en 1953, au sein de la VIème Section de l'École Pratique des Hautes Etudes, et dirigé par Meyerson et par Jean-Pierre Vernant, qui parlait de celui-ci comme de son « maître » et dont l'anthropologie historique se situe dans le droit fil du projet d'une psychologie historique.²

La seconde raison, plus pertinente pour notre propos, est d'avoir entrevu dans l'intitulé et la présentation du colloque un rapport évident entre la thématique de ces journées et ce projet d'une psychologie historique initié par un savant formé à la médecine, à la psychiatrie, à la physiologie, à la psychologie et à la philosophie, d'une grande curiosité intellectuelle et grand amateur d'art et auteur de textes de critique artistique. Il faut préciser que Meyerson n'a publié de son vivant qu'un seul livre, sa thèse, en 1948 (il a alors 60 ans) : *Les fonctions psychologiques et les*

¹ Voici une brève notice biographique, donnée sur le site des Archives Pasteur, dépositaire de documents relatifs à l'œuvre de Meyerson : « Psychologue français, d'origine polonaise, né à Varsovie, Pologne, le 27/02/1888, décédé en région parisienne, le 17/11/1983 ; Secrétaire de la Société française de psychologie (1920-1938) ; Directeur-adjoint au laboratoire de psychologie de l'École pratique des hautes études (1923-1940) ; mène une série de recherches sur les grands singes au Muséum d'histoire naturelle et à l'Institut Pasteur, Paris (1927-1938), crée la Société toulousaine de psychologie et dirige le journal clandestin de l'Armée secrète du Sud-ouest (1942-1944) ; Directeur d'études à l'École pratique des hautes études puis à l'École des hautes études en sciences sociales (1951-1983). » (<http://www.pasteur.fr/infosci/archives/mey1.html>)

² Voir l'article de 1989 dans lequel J.-P. Vernant expose ses travaux et sa méthode : « De la psychologie historique à une anthropologie de la Grèce ancienne », *Méris*, 1989, 305-314, repris dans J.-P. Vernant, *Passé et présent. Contributions à une psychologie historique réunies par Riccardo di Donato*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1995, 179-190.

*œuvres*³, qu'il a soutenue, pour des raisons institutionnelles, un an auparavant. Un certain nombre de textes ont été rassemblés en 1987 dans un volume : *Écrits. Pour une psychologie historique*.⁴ Son travail s'est développé en marge des évolutions de la discipline historique, avec l'École des Annales, l'histoire des mentalités et des sensibilités et n'a retenu l'intérêt des historiens que tardivement, vers la fin de sa vie. Il a par contre été suivi par un autre courant, avec Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, Nicole Loraux et Marcel Detienne, dont la lecture structurale et interprétative des textes cherche à reconstituer l'imaginaire social et culturel du monde antique. Il faut également signaler un nombre important de compte-rendu critiques, par lesquels il a entretenu un dialogue constant avec les auteurs de son temps, dans un esprit interdisciplinaire, et les rencontres organisées, dans le même esprit, à Royaumont : en 1954 sur « Les problèmes de la couleur », en 1960 sur « Les problèmes de la personne », et en 1962 sur « Les signes et les systèmes de signes ». Ce dernier colloque, auquel Benveniste a contribué en tant que membre du comité d'organisation, nous rapproche des questions que je voudrais aborder. Son argumentaire est centré sur l'étude des caractères des signes, à travers des pratiques sémiotiques diverses, et il convoque des historiens de l'antiquité, des anthropologues, des théologiens, un théoricien de l'esthétique, un musicologue, des mathématiciens, des neuropsychiatres et des linguistes (Mounin, Martinet, Mirambel, Gauthier).

La notion de signe est centrale dans l'orientation qui est alors donnée à la psychologie et un chapitre de la thèse publiée lui est consacré, en référence à Saussure. Elle est déterminante d'un point de vue épistémologique et méthodologique : « L'homme, dit Meyerson, est tout entier du niveau du signe et du langage et du niveau du système de signes. »⁵, et il déclare qu'« Une étude de l'homme doit nécessairement être une sémiologie et une morphologie à la fois. », la règle d'interprétation critique permettant, par l'exigence de la prise en compte des formes, « de rendre les faits opaques, résistants à l'explication – c'est-à-dire à l'implication – spontanée, de contraindre le savant à l'effort. »⁶ C'est au prix de cet effort de faire un « long tour », contre la facilité du « court-circuit », que les sciences de l'homme, notamment la psychologie, échapperont à l'illusion de la connaissance immédiate.

Qu'est-ce que la psychologie historique ?

On peut partir de l'énoncé qui introduit un bilan-programme établi en 1960, en vue d'un Rapport de conjoncture scientifique : « La psychologie historique étudie les fonctions psychiques et leurs changements à travers l'analyse des œuvres que l'homme a continuellement créées et transformées : langues, institutions sociales, religions et mythes, techniques, sciences, arts. »⁷ L'objectif en était de constituer une histoire anthropologique, « l'histoire de l'homme intérieur, fabricant ». ⁸ La psychologie historique n'est pas un système théorique ; elle ne s'est pas constituée en un ensemble de concepts mais elle repose sur des postulats et des règles méthodiques, que je vais rappeler brièvement.

On chercherait en vain une définition précise de la notion de *fonction* dans la thèse de Meyerson. Il dit y recourir pour éviter le renvoi à une conception des facultés ou des états et pour en souligner la labilité et les possibilités de variation ; aussi pour se distancer de la notion de structure, qui doit être considérée comme un construit. Le travail consiste à établir des séries de « classes d'expression » destinées à étudier la genèse et la transformation des fonctions

³ Editions Vrin, Paris. Réédition en 1995 chez Albin Michel.

⁴ Paris, PUF, 1983.

⁵ « Remarques sur l'objet », *Écrits. Pour une psychologie historique*, Paris, PUF, 1983, p. 289. L'essentiel des études de Meyerson se trouve dans cet ouvrage.

⁶ Les fonctions psychologiques et les œuvres, op. cit., p. 113.

⁷ Jean-Pierre Vernant, « Sur les recherches de psychologie comparative historique », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, n° 58, 1960, 445-451.

⁸ Ignace Meyerson, *Existe-t-il une nature humaine ? Psychologie historique, objective, comparative*, Cours donné à l'EPHE/EHESS en 1975-1976, Paris, Institut Edition Synthelabo, 2000, p. 305.

psychologiques, à travers les productions relatives à différents secteurs de l'activité humaine (technique, scientifique, économique, politique, religieuse, artistique, etc.). Nul rapport de causalité unilatéral entre fonction et production ; la fonction est à la fois formatrice et formée par l'action, qui est déterminée par la finalité de ses moyens. Si l'on trouve, dans les écrits, publiés ou non, des études sur la perception, la mémoire et le temps, l'imagination, la psychologie historique s'est aussi intéressée au travail, aux attitudes religieuses, à la personne, au sentiment amoureux, les états les plus subjectifs devant être appréhendés à travers les formes de leur représentation. On trouve également un inventaire des marques du niveau humain de base, en douze traits: 1/ les œuvres, 2/ leur conservation, 3/ le travail matériel, 4/ le travail mental, 5/ les intermédiaires matériels : outils, instruments, machines, 6/ les artifices, 7/ le signe, intermédiaire mental essentiel de l'homme, 8/ l'objet, 9/ l'activité de classement, 10/ l'expérience, 11/ le langage, 12/ l'histoire.

Le principe qui fonde la visée interprétative est que l'activité psychique tend à s'accomplir dans la construction d'*œuvres*, qui sont les *objectivations* sans lesquelles les opérations et les schèmes qui les structurent ne seraient pas intelligibles. Meyerson dit ainsi des formes artistiques qu'elles sont « les signes sensibles de l'intelligibilité du réel. »⁹ L'objectivation est une production de signes, d'« intermédiaires mentaux », dont la médiation est un trait essentiel :

« Elle constitue l'aspect le plus général du rôle des signes et des systèmes de signes dans leurs rapports avec les trois domaines où l'esprit humain est engagé : le milieu physique, le groupe humain, les états intérieurs. La médiation est, pour l'essentiel, une objectivation. C'est un effort continu et durable de l'Homme pour transformer le chaos du sensible immédiat en des ensembles organisés, intelligibles, et pour les poser comme indépendantes du vouloir des hommes. »¹⁰

Ce principe conduit à privilégier les artefacts culturels, par exemple dans l'étude de la mémoire, les arts de mémoire, textuels ou techniques, qui sont des signes de la façon dont les sociétés pensent l'organisation des connaissances dans son rapport à la temporalité : le souvenir et l'oubli, la remémoration, la commémoration, les prévisions et les prédictions, la conservation ou la préservation et la dissipation ou la déperdition, aussi les modes de classification et les modalités du récit. La fonction-mémoire est ainsi historisée et socialisée. Il s'agit donc, selon l'expression de Jean-Pierre Vernant, de prendre, à côté des neurosciences, « l'activité mentale à l'autre bout ». On peut même dire, de ce point de vue, que la mémoire naturelle, dans le même temps où elle s'exerce dans des pratiques de mémorisation, soumises à des habitudes culturelles, est elle-même façonnée par celles-ci ; formulation qui rejoint la thèse de l'épigenèse par stabilisation fonctionnelle et sélective (Danchin, Courrèges, Changeux), à condition de placer la mémoire dans ses « cadres sociaux » (Halbwachs), et d'éviter l'écueil que pointait H. Piéron, pour la psychophysiologie : « l'étude directe d'un système nerveux ne peut en faire sortir des états subjectifs autres que ceux qui appartiennent au chercheur. »¹¹

La notion de *fonction* est étroitement liée à la notion de *forme*, « forme de pensée et d'action, explicatrice, efficace et créatrice à la fois »¹². La pensée est expérimentatrice et créatrice de formes. Meyerson a mis en avant l'achèvement des créations, leur caractère de « monumentalité ». Il y a chez lui une esthétique et une éthique de la forme achevée, alors qu'il affirme par ailleurs l'inachèvement des œuvres et celui de l'esprit : faire, défaire, refaire sont un même processus. Contre une conception eschatologique de la fonction, Etienne Souriau, l'un des premiers lecteurs de la thèse de Meyerson, avait défini la fonction par sa *vection téléologique*.¹³ Meyerson a aussi

⁹ Ignace Meyerson, *Forme couleur mouvement dans les arts plastiques*, Paris, Ed. Adam Biro, 1991, p. 103.

¹⁰ Existe-t-il une nature humaine ? op.cit., p. 127.

¹¹ Cité par Jean-Pierre Vernant dans « Le "Journal de psychologie" (1950-1954) et l'orientation de la psychologie française » [1955], repris dans *Passé et présent. Op. cit.*, 61-81.

¹² I. Meyerson, « Les métamorphoses de l'espace en peinture. A propos des recherches de M. Francastel », *Journal de Psychologie*, XLVI, 1953, 405-428, repris dans *Forme, couleur, mouvement*, Paris, Adam Biro, 1991, 68-93.

¹³ E. Souriau, « Les fonctions psychologiques et les œuvres d'après I. Meyerson », *Journal de psychologie normale et pathologique*, oct.-déc. 1948, P.U.F., 479-504.

conféré une prérogative à la valeur conventionnelle et normative des significations dans les différents langages de création des œuvres, dans les formes symboliques qui « engagent » plus spécifiquement ce qui est le propre de l'homme. Notons, pour abrégé cette présentation, que le syntagme de *fonction symbolique* recouvre celui de *fonction psychologique*, en notant la réserve voire le renoncement de Meyerson quant à imaginer une possible universalisation de la pensée symbolique, réductible à une « grammaire commune » : « On voit mal la méthode qui permettrait d'approcher cette grammaire commune de la fonction symbolique, si elle existe »¹⁴

Je retire de la lecture de Meyerson une perspective d'analyse et de compréhension de l'activité symbolique de représentation, orientée vers une anthropologie culturelle. A cet égard je recours aux concepts de *trace* et de *marqueur*, que je reprends à la théorisation du langage d'A. Culioli, qui définit le marqueur comme « une espèce de résumé, de concentré de procédures qui déclenchent et activent des représentations ».¹⁵ Le marqueur est aussi traceur, dans le sens qu'il peut avoir en biologie, et les énoncés qui sont construits au cours de l'énonciation préservent, en tant qu'agencements de marqueurs, les traces des opérations et des représentations dont ils sont les représentants. Le terme de représentation équivaut ici au terme de *notion* dans la théorie des opérations énonciatives, et A. Culioli pourrait se reconnaître dans la formulation de Meyerson disant que le langage « est la fonction proprement humaine qui met en œuvre un système de signes, appuyé sur des notions liées par des relations ordonnées. »¹⁶ A quoi il faut ajouter cette mise au point de Meyerson : « Dire que le signe marque des opérations, un mouvement de la pensée, c'est dire aussi qu'il participe à l'élaboration de cette pensée même. »¹⁷

Action, acte, geste

Meyerson a consacré une partie de son cours à l'EHESS de 1975-76 au mouvement humain, qu'il caractérise, selon sa méthode, par un certain nombre de traits, qui permettent d'en aborder la complexité de signification : plasticité : polyvalence et diversité des mouvements ; aptitude à l'apprentissage moteur ; chaînes opératoires : suites organisées de mouvements ; traces mnésiques : mémoire des suites apprises ou du mouvement effectué ; forme : le mouvement a une forme technique, sociale, interpersonnelle, esthétique ; modèle et norme, associés à des codes ou à des valeurs ; histoire : le mouvement est un fait social historique ; savoir moteur : intelligence et savoir-faire ; sens : les suites de mouvements signifient ; troubles praxiques liés à la perte de signification. Comme il procède selon une revue de littérature, il renvoie au texte de Mauss sur la « Notion de technique du corps »¹⁸, conçue comme « un acte traditionnel efficace ». Les techniques du corps sont des « montages physico-psycho-physiologiques de séries d'actes », plus ou moins déterminés par l'habitus et ancrés dans l'histoire de l'individu et de la société. Il cite, bien entendu, Leroi-Gourhan, notamment pour la distinction d'une mémoire ethnique, relative aux traditions et aux institutions, qui maintient certains comportements typiques. La question

¹⁴ Meyerson a renoncé à cette idée d'une universalité de la pensée symbolique réductible à une « grammaire commune » : « Il est - ou il a été - un besoin de l'esprit, comme la caractéristique et la grammaire universelle. Mais il semble qu'il faille abandonner cette recherche-là comme l'autre. Il ne paraît pas y avoir de formes communes, formes de base : il y a liaison, complémentarité, non similarité. » (« Problèmes d'histoire psychologique des œuvres : spécificité, variation, expérience » [1953], *Ecrits, op. cit.*, p. 86)

¹⁵ Antoine Culioli, *Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck, 2002, p. 172. On pourra aussi se reporter, pour un développement sur les deux concepts, à Dominique Ducard, « Trace et marqueur : une perspective sémiologique », *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, Paris, Ophrys, 2004, pp. 190-201.

¹⁶ Existe-t-il une nature humaine ?, *op. cit.*, p.291.

¹⁷ Les fonctions psychologiques et les œuvres, *op. cit.*, p. 107.

¹⁸ Mauss avait été sollicité par Meyerson pour faire un exposé à la Société de Psychologie sur ses observations concernant les conduites corporelles. Cet exposé, qui a eu lieu en 1934, a donné lieu à l'article paru dans le *Journal de Psychologie* en 1936 (XXXII, n° 3-4) ; il est repris dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1997 (1^{ère} éd. 1950).

avait été abordée dans la thèse avec le passage de la conduite et de l'action à l'acte, par l'attribution de caractères de systémativité, de conventionalité, de normativité, de forme et de signification.

« Tous nos gestes, toutes nos attitudes, ont une signification. Elle s'ajoute à leur déterminisme physiologique et à leur contenu immédiat qu'elle dépasse et domine. Ce caractère est fondamental, il donne aux actes leur épaisseur, il fait qu'ils sont autre chose que de simples phénomènes moteurs. Leurs autres caractères sont plutôt des aspects ou des conséquences de celui-ci : nos actes ont un sens. »¹⁹

L'attention est ainsi portée sur ce qui relève, dans l'action, de sa transformation en acte significatif, par dépassement de l'activité sensori-motrice. Meyerson, rapportant des réflexions partagées avec Mauss, évoque les exemples de la démarche féminine à la française comparée à celle des américaines, avec l'influence jouée par le cinéma, ou encore l'histoire du baiser à travers les âges et les sociétés. Il revient à la question de l'historicité du mouvement dans son cours avec la proposition d'une typologie des gestes, répertoriant ceux-ci en gestes indicatifs : montrer, signaler, notifier, pouvant devenir gestes d'ordre, de menace ou gestes obscènes ; gestes expressifs : offre ou invitation, sollicitation, commandement, écartement, appel, rejet, résignation, impatience ; gestes figuratifs ou descriptifs ; gestes symboliques (rituels). D'autres typologies ont été proposées depuis, toutes ayant leurs limites.

Je voudrais plutôt pointer la différenciation qui est faite entre action et geste. Le système gestuel est, dans les termes de la psychologie historique, un système fabriqué à partir de la fonction de motricité, de même que l'on peut considérer la voix parlée comme un système secondaire de la fonction de phonation, qui est elle-même dérivée de la fonction respiratoire.

« L'Homme se sert de ses muscles, dont les fonctions principales sont autres, pour traduire assez finement, selon des formes relativement stables pour son groupe à une période, des états psychiques internes, des modes de relations interpersonnelles, des réponses à des sollicitations du milieu environnant. »²⁰

Le geste va être détaché de tout contexte d'« action exécutoire » : « Il diffère de l'action par son cours, par ses résultats, par sa finalité. Il ne modèle pas le monde extérieur ; il est inefficace. C'est une fonction humaine particulière, autonome. »²¹ Cette autonomisation peut surprendre si l'on pense aux multiples gestes opératoires ou instrumentés. Meyerson centre même sa réflexion sur le geste par la définition suivante : « Le geste est un mouvement opéré dans le vide ; il ne s'exerce sur aucune matière, il n'accomplit aucune tâche technique. »²² Desmond Morris avait bien, dans son panorama de la gestualité, défini celui-ci comme une « action observée », mais son corpus d'étude était constitué de photographies. En fait je dirai que la façon de penser le geste lie nécessairement le geste effectué au geste représenté. La réflexivité et l'analyse de l'action sont la condition du geste. On peut refaire un geste ou le faire hors contexte ; on peut imiter ou contrefaire un geste ; le geste peut être capté pour être figuré ; il peut être étudié et stylisé dans des pratiques esthétiques ; des conduites d'apprentissage, d'entraînement ou de création sont basées sur la répétition physique ou mentale de performances gestuelles. A la fin de sa vie, Giacometti, rapporte son frère, dessinait encore « des yeux ».

Ce qui nous renvoie à la théorie mimismologique de l'anthropologue Marcel Jousse, pour lequel l'humain se construit par transposition psychique ou *intususception* (de *intus* : à l'intérieur et *suscipere* : amasser, accueillir), du *geste interactionnel* agent-agissant-agi, dont le *geste propositionnel*, dans le langage, est un « rejeu ». ²³ Processus de transformation bien difficile à saisir, dans lequel

¹⁹ Les fonctions psychologiques et les œuvres, op. cit., p. 25.

²⁰ Existe-t-il une nature humaine ?, op. cit., p. 336.

²¹ *Idem*, p. 343.

²² *Idem*, p. 235.

²³ Voir Marcel Jousse, *L'Anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 2008, qui réunit les trois volumes *L'Anthropologie du Geste*, *La Manducation de la Parole*, *Le Parlant, la Parole et le Souffle* (Gallimard, 1974, 1975, 1978).

Meyerson voyait non pas une « intériorisation mécanique », trop facilement invoquée, mais une autonomisation et un changement de niveau de signification, avec des degrés de discontinuité. On pourrait aussi renvoyer à ce que Piaget²⁴ appelait l'« internalisation » des comportements sensori-moteurs, selon des mécanismes de sélection par activation et inhibition. De là nous pourrions aller vers des théories plus récentes sur l'origine gestuelle du langage (Armstrong-Stokoe-Wilcox, Corballis) ou encore nous intéresser à l'hypothèse du *geste mental* selon A. Culioli : notre activité de langage est sous-tendue par des conduites abstraites dans l'espace, ce que j'appellerais une *image dynamique du corps propre*²⁵, pour en revenir au final à Meyerson, qui, à propos de la qualité sensible de l'image-signe, dit de l'espace qu'il est une opération de construction de représentation par le mouvement, effectué ou imaginé, en lien avec la mémoire : « La connaissance de l'espace corporel en extension n'est pas séparable de la connaissance corporelle du lieu. Elle résulte d'un travers de l'esprit qui est la représentation d'un mouvement d'un point à un autre. Le sens localise avant de discriminer. »²⁶ Nous reconnaissons ici la théorie dynamique de la mémoire spatiale, dont le mathématicien Henri Poincaré avait eu l'intuition : « Localiser un objet en un point quelconque de l'espace signifie se représenter les mouvements [...] qu'il faut faire pour atteindre cet objet. »²⁷ La définition du geste par D. Morris comme « action observée » peut alors être réinterprétée pour établir une continuité sémiotique entre action – observation – simulation mentale et imagination – langage, l'itération apparaissant comme la forme élémentaire et fondamentale de la sémiotisation.

Pour conclure de façon « simplexe »

Ce rappel d'une idée qui a reçu un nouvel éclairage avec les recherches actuelles en neurophysiologie ne doit pas nous conduire vers une théorie mémétique de la culture²⁸ ; ce serait adopter un « court-circuit », contre le « long détour » imposé par la pluralité des niveaux de signification, qui sont parfois annulés lorsque le scientifique extrapole à partir de théories du fonctionnement du cerveau en effectuant un saut interprétatif. Alain Berthoz a réalisé une synthèse des travaux qui convergent vers une théorie motrice de la perception dans son ouvrage sur *Le sens du mouvement*. Il y présente une thèse, avancée depuis le début du XXe siècle et confirmée par des recherches plus récentes dans les neurosciences, selon laquelle le cerveau est un « simulateur biologique », une « machine proactive », et que la perception, multisensorielle, est une « action simulée ». Ce caractère actif de la perception se manifeste notamment par l'influence du caractère intentionnel du geste. Nous avons ainsi en mémoire des schèmes sensori-moteurs qui représentent des actes possibles et qui nous permettent de faire des hypothèses et d'anticiper l'action. La mémoire a une fonction de prédiction et d'anticipation, elle est mémoire du futur. Elle est *topokinesthésique* : un répertoire de synergies motrices est à la base du mouvement. Ces

²⁴ Cf. La naissance de l'intelligence chez l'enfant.

²⁵ On peut se référer à Dominique Ducard, « Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli », *Cahiers parisiens - Parisiens notebooks* n° 5, The University of Chicago Center in Paris, 2009, 555-576.

²⁶ Existe-t-il une nature humaine ? op. cit., p. 271.

²⁷ Voir H. Poincaré, La valeur de la science.

²⁸ La théorie mémétique est à la culture ce qu'est la théorie génétique à la nature. Le « même » est défini, par analogie avec le gène, comme un élément de code culturel reconnaissable et reproductible. Cette théorie a son origine dans les thèses du biologiste britannique Richard Dawkins et explique la culture par un mécanisme évolutif darwinien, selon un principe de réplication et de sélection. Voir Richard Dawkins, *The Extended Phenotype : The Gene as a Unit of Selection*, Oxford University Press, Oxford, 1983. En français, *L'Horloger aveugle*, Laffont, Paris, 1989, et *Le Gène égoïste*, éditions Odile Jacob, Paris, 1996. Pour une introduction : Pascal Jouxte, *Comment les systèmes pondent Une introduction à la mémétique*, Paris, Ed. le Pommier, 2005. Ce dernier dit de la mémétique que « C'est une approche évolutionniste de la reproduction des codes culturels, les mêmes. Un mot proche de gène, parce que les sociétés, les entreprises, les systèmes de pensée sont des mondes vivants. Il y a transmission, mutation et sélection des codes culturels, qui sont en concurrence pour se reproduire dans la société. » (« La mémétique permet de se déconditionner », *20 Minutes*, édition du 12-05-2006)

synergies sont sélectionnées et organisées en « stratégies » qui composent les actions complexes orientées vers un but. La perception est redéfinie : elle n'est pas une représentation mais une « action simulée et projetée sur le monde. », proche de ce que le neurologue Jeannerod nomme une « représentation », et le schéma corporel, aux référentiels multiples et flexibles, est conçu comme un « schème d'actions possibles ». Nous pouvons étendre la remarque que fait Berthoz à propos des capteurs vestibulaires à toutes les « configurations de capteurs » sensoriels : ce sont des *déclencheurs*, pas seulement des *détecteurs* et leur information est un *signe*, pas seulement un *signal*.

Berthoz poursuit sa théorisation, à partir de l'hypothèse que les fonctions telles que la mémoire, le raisonnement, la régulation interindividuelle et l'intersubjectivité, la création sont dérivées des opérations mentales liées au cheminement dans l'espace. Cette hypothèse est doublée par celle de la « simplicité », concept qui désigne l'activité créatrice du cerveau pour résoudre les problèmes de la complexité du monde extérieur par la production de « perceptions », ancrées dans l'expérience sensible et le corps en acte.²⁹ Selon le neurophysiologiste l'art et la culture produisent des « expressions simples » et l'étude du geste, qui est « un signe fondamental de culture » ne peut se réduire à une physiologie de l'action. S'il avertit, en introduisant son concept, que la simplicité n'est ni caricature ni raccourci, c'est pourtant le sentiment que donne l'hypothèse spéculative sur le mécanisme cognitif des peintures pariétales de l'homme de Lascaux, avancée dans un chapitre intitulé « Pourquoi les hommes préhistoriques dessinaient-ils si bien ? »³⁰ L'homme du paléolithique supérieur aurait projeté sur les parois les images perçues et mémorisées des animaux familiers, dont l'illusion de réalité était accentuée par les jeux d'ombre et de lumière produits par la torche qui l'éclairait et les formes du mur. Que les productions artistiques puissent être considérées « comme des projections de simulations internes sur le monde » est compréhensible mais déclarer que l'émerveillement de cette vision interne externalisée a suscité la croyance en un monde surnaturel³¹ et la naissance d'une pratique religieuse avec la sanctuarisation des sites mériterait un détour, qui est l'un des procédés de la pensée simplexe, par une anthropologie sémiotique.

²⁹ Voir A. Berthoz, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009.

³⁰ Op. cit.

³¹ « C'est peut-être de cet étonnement qu'est née la pensée religieuse d'un royaume de l'au-delà où vivraient ces créatures et avec qui on pourrait interagir dans des sanctuaires. Quoiqu'il en soit, l'homme préhistorique ne dessinait pas pour de mystérieuses raisons symboliques ; il fixait seulement sur les parois les formes qu'il y voyait. » (op. cit., pp. 146-147).